

# JOURNAL DE LA SOCIÉTÉ STATISTIQUE DE PARIS

JSFS

## Bibliographie

*Journal de la société statistique de Paris*, tome 79 (1938), p. 28-32

[http://www.numdam.org/item?id=JSFS\\_1938\\_\\_79\\_\\_28\\_0](http://www.numdam.org/item?id=JSFS_1938__79__28_0)

© Société de statistique de Paris, 1938, tous droits réservés.

L'accès aux archives de la revue « Journal de la société statistique de Paris » (<http://publications-sfds.math.cnrs.fr/index.php/J-SFdS>) implique l'accord avec les conditions générales d'utilisation (<http://www.numdam.org/conditions>). Toute utilisation commerciale ou impression systématique est constitutive d'une infraction pénale. Toute copie ou impression de ce fichier doit contenir la présente mention de copyright.

NUMDAM

Article numérisé dans le cadre du programme  
Numérisation de documents anciens mathématiques  
<http://www.numdam.org/>

V

## BIBLIOGRAPHIE

---

*De la civilisation latine à la dictature asiatique*, par M. GERMAIN-MARTIN, Président du Comité d'Action et de Prévoyance sociale. 1 vol. 16/21 de 240 pages. Éditions Donat-Montchrestien, 158, rue Saint-Jacques. 15 francs.

Je vais essayer de résumer ce très beau livre d'histoire économique pour ceux de nos Collègues qui n'auraient pas la possibilité de le lire intégralement, ce qui serait cependant bien préférable à tous égards car je serai nécessairement incomplet.

En présence du chaos résultant des invasions de Barbares, l'Église a été la seule puissance qui, par son action morale, a pu réagir et tenter une œuvre d'émancipation, d'humanité et d'amour bien différente des idées actuelles. L'origine chrétienne des confréries a été oubliée dans la suite des temps : elles ont cependant permis l'organisation du marché, avec la protection de l'Église : sous l'influence de saint Thomas, on arriva même à la notion du juste prix.

Malheureusement, les troubles monétaires irritent les esprits qui tendent déjà à se grouper pour se défendre et c'est dans cette réaction qu'il faut voir l'origine de la Corporation avec ses bayles, ses capitouls, ses maîtres, ses compagnons et ses apprentis ; le contrat d'apprentissage, si cher à nos fonctionnaires du Travail, existait déjà et avait une solennité et une importance considérables. Était-ce donc la peine que la Révolution l'abolit pour le voir revivre moins élégant certes qu'autrefois ? Il est vrai que, dans ces temps, l'apprenti payait pour apprendre son métier, alors qu'aujourd'hui la charge de l'apprentissage est un impôt sur le patron. Il était cependant resté des vestiges de ces organisations dans les Sociétés de secours mutuels que des lois soi-disant sociales ont peu à peu fait disparaître.

La dislocation de cet ordre économique a été le résultat du développement des doctrines libérales qui ont profondément modifié la pensée française pour aboutir à la Révolution de 1789. Je ne suivrai peut être pas entièrement notre Collègue qui pense que les idées des physiocrates ou des naturalistes découlent de la méthode cartésienne ; elles me paraissent venir plus directement des abus si bien décrits par Fénelon et Vauban ; peut-être même pourrait-on y voir le résultat de la lutte entre le catholicisme et la religion réformée ?

Quoiqu'il en soit, on arrive peu à peu à l'utilitarisme anglais, aux doctrines dites libérales, et à la lutte de l'industrie et du commerce contre l'agriculture ; le corporatisme, qui s'était développé dans une économie fermée, ne pouvait résister à l'extension du commerce d'exportation (ne voit-on pas la réciproque dans les temps actuels sous les régimes totalitaires ?).

On assiste à la naissance du Capitalisme, puis à son développement, grâce aux inventions qui se succèdent rapidement à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle.

M. Germain-Martin étudie ensuite la doctrine interventionniste : collectivisme, socialisme d'État, solidarisme, socialisme chrétien ; citons en passant, une très belle étude sur le socialisme juridique d'Anton Menger qui conduit directement au pouvoir abusif portant atteinte à la liberté qui nous reste chère ; Pareto a d'ailleurs vigoureusement critiqué la théorie de Menger.

« Les charges imposées aux classes possédantes ne se traduisent pour les classes ouvrières que par des avantages apparents. En ce cas, plus on surcharge les possédants, plus on prépare l'appauvrissement des classes ouvrières » (p. 61).

Tout un chapitre est consacré à l'étude de l'intervention à caractère religieux, soit catholique, soit protestant. Les démocrates chrétiens approuvés par l'Encyclique

*Graves de communi* ont été condamnés par un décret du Saint Office du 13 février 1908. Le mouvement du « Sillon » s'est heurté à l'opposition des catholiques conservateurs et a été condamné à son tour, mais le mouvement social catholique a repris son cours grâce aux Semaines sociales et son orientation fut définitivement fixée par l'Encyclique *Divini Redemptori* de mars 1937 qui condamne le communisme.

Le solidarisme date de 1848 avec Renouvier, mais c'est surtout Léon Bourgeois qui a développé le mouvement continué de nos jours par notre collègue Henri Michel et Archimbault. Le principe en est simple : les privilégiés doivent acquitter une dette sociale; ils conservent le droit de propriété hypothéqué par la Nation, grâce à des impôts progressifs, avec une telle limitation de la liberté humaine qu'on se demande où sont les limites du solidarisme et du socialisme. Des théoriciens reformistes, tels que Bourguin et Aftalion ont essayé d'établir clairement la différence entre les deux doctrines : personnellement je crains qu'ils n'aient pas réussi dans cette tâche difficile.

D'ailleurs le solidarisme a subi l'épreuve de la loi des Assurances sociales qui devait comporter des charges relativement supportables (on nous l'a affirmé dans une communication faite à notre Société), et cependant la charge annuelle croît constamment et devient de plus en plus lourde alors que la production diminue. N'y aurait-il pas une distinction à faire entre les dépensiers sans contrôle et insouciantes de leur avenir et les épargnants qui paient pour essayer d'assurer leur vieillesse; n'y a-t-il pas lieu de séparer nettement l'assurance consentie par les vrais travailleurs et l'assistance restreinte à donner aux bohèmes de l'existence?

« La menace du ralentissement de la production est le frein le plus salutaire contre la démagogie lorsque les gouvernements ont perdu toute autorité » (p. 123).

Et nous voici arrivés à l'étude des doctrines révolutionnaires, et tout d'abord le marxisme fondé sur l'antagonisme (ou haine) des classes; M. Germain-Martin constate d'abord que Marx a trouvé l'inspiration de sa doctrine en déformant les idées de Stuart Mill et d'Adam Smith, ce qui lui a permis de mettre ses théories sous la protection d'une pseudo-science économique. La production à outrance des capitalistes industriels, dit Marx, n'a pour limite que la sous-consommation des masses : on voit, par *a contrario*, poindre la fameuse théorie du pouvoir d'achat si chère à quelques-uns de nos démolisseurs contemporains.

De remarquables pages sont consacrées au fameux manifeste du parti communiste rédigé par Marx : on y trouve que déjà en 1847, on se croyait à la veille de la crise finale et du triomphe de l'internationalisme ouvrier; en tout cas, il faut reconnaître que le processus et la marche du syndicalisme ont été décrits exactement par Marx : agitation locale, organisation provinciale, puis nationale aboutissant en ce qui concerne la France à la C. G. T. et enfin à l'internationale ouvrière; remarquons toutefois qu'en ce qui concerne ces deux derniers stades il y a eu quelque confusion.

Le mouvement communiste de 1871 avait, chose curieuse, un caractère nationaliste résultant de l'indignation causée par la défaite de nos armes, mais ce mouvement a certainement éliminé toute possibilité de collaboration avec la bourgeoisie et marqué le point de départ de la lutte de haine de classe dont nous voyons aujourd'hui l'aboutissement.

M. Germain-Martin distingue trois phases dans l'évolution de la pensée socialiste. De 1871 à 1879 c'est la période corporative; il semble y avoir un certain apaisement mais Deville, Guesde, Lafargue préparent la phase politique (1879-1895) avec l'encouragement tacite ou effectif des de Mun, la Tour du Pin, Brousse et surtout Waldeck-Rousseau; on forme des sous-partis, blanquiste, broussiste, guesdiste, etc. qui, malgré des divergences souvent très profondes, aboutissent à la création d'un organe fédéral, la C. G. T., et c'est la troisième phase du syndicalisme de combat qui montre son activité par l'organisation de grèves plus ou moins violentes et souvent sans causes. On voit poindre l'internationalisme avec l'anti-patriotisme et l'anti-militarisme qui se développent rapidement en France, mais non en Allemagne. Et c'est la grande guerre qui créa une union sacrée pour la défense du pays, union hélas troublée, dès 1917, par les mouvements très graves de Saint-Étienne, par des menaces

de grève générale, au moment même où les armées alliées subissaient un choc terrible. D'ailleurs, dans cette époque bien trouble, on voit des choses vraiment paradoxales : telle la sympathie déclarée de la classe ouvrière envers M. Caillaux lors de son procès en Haute-Cour.

Mais c'était l'époque de la « paix intérieure à tout prix » et l'on arriva à celle de 1918. Hélas, ce n'était pas la paix sociale car les luttes haineuses recommencent dès le 1<sup>er</sup> mai 1919; les grèves de 1920 mettent toute l'activité du pays en péril; mais la C. G. T. paraît rester sur le plan national ce qui ne peut contenter les internationaux d'où reprise de l'activité des communistes de Moscou qui entrent en lutte avec la C. G. T.

La grève des chemins de fer de 1920 qui, à l'origine, avait un caractère purement professionnel (salaires, retraites, etc.) ne tarda pas à prendre un caractère politique (reconnaissance des Soviets, etc.). On entraînait ainsi dans une voie que Waldeck-Rousseau n'avait certainement pas prévue et l'on aboutit à la dissolution de la C. G. T., sentence qu'aucun gouvernement n'a exécutée. Bien plus, on reconnaît les syndicats de fonctionnaires, ce qui amène la fusion de la C. G. T. et de la G. C. T. U. après les événements de 1934.

La C. G. T. comptait environ 500.000 membres et la C. G. T. U. environ 250.000; elles sont parvenues à grouper, un certain temps, près de 5 millions d'adhérents au moment des revendications de 1936, ce qui a constitué une force financière colossale supérieure à celle de beaucoup de grandes industries, car la cotisation forme une rente.

M. Germain-Martin étudie ensuite avec beaucoup de soin les événements contemporains : accords Matignon, disparition progressive de la classe moyenne, parasitaire d'après les socialistes, contrôle des actes gouvernementaux, arbitrage obligatoire, contrôle de l'embauchage et enfin échelle mobile des salaires... le cycle infernal. C'est la mise en œuvre de la violence exaltée par l'illuminé Georges Sorel; c'est le développement au maximum de l'esprit de haine contre tout individu qui, voulant s'élever par son travail, devient par le fait même un bourgeois. D'où vient ce revirement prodigieux de l'équilibre et du bon sens? C'est ce que M. Germain-Martin explique longuement et lumineusement dans le chapitre 8 où il étudie les menaces d'ébranlement de la civilisation latine.

La Grande Guerre a abouti à la création d'une conscience de masse en noyant l'individu dans le collectif. La force seule se substitue au droit non seulement dans les rapports internationaux (selon la formule de Bismarck) mais aussi dans les rapports contractuels privés entre nationaux d'un même pays. Il est certain que l'on a déformé les théories marxistes et que la violence asiatique a rompu avec les trois idées fondamentales : matérialisme historique, dictature du prolétariat et égalité absolue entre citoyens. Les pages consacrées à cette démonstration sont remarquables par la vigueur de leur ton et commentent des faits connus, démontrés avec une force de persuasion extraordinaire.

Je partagerai moins les idées de notre Collègue sur le patronat car je sais combien il m'était personnellement bien doux de savoir qu'on m'appelait autrefois le « patron », mais vraiment dans le sens *pater familias*. On a incriminé bien souvent les Sociétés anonymes, mais chacun des directeurs, des ingénieurs, des chefs de service, n'est-il pas bien souvent un patron très aimé; quoiqu'il en soit, on peut souscrire de tout cœur à la création des syndicats de cadres et au développement du centre de prévoyance et d'action sociale créé par un homme de premier plan, Paul Brenot, dont on doit admirer la profonde sagacité.

Dans la conclusion émouvante du livre, M. Germain-Martin dit que la solidarité patronale doit d'abord se manifester par une solidarité de sentiments. Oui, il faut redonner un idéal à tout le peuple des vrais Français, patrons ou ouvriers. Ne serait-ce seulement que par l'adoption d'une simple devise qui pourrait être adoptée par tous : France d'abord ! Elle n'est pas nouvelle.

Ce beau livre devait être écrit, car il nous montre les dangers venant de l'Asie corruptrice et nul mieux que notre cher Collègue, qui a été mêlé à tous les genres de

vie, même à la politique, ne pouvait l'écrire avec autant de foi et de courage. Il a parfaitement accompli ce devoir civique et nous lui en sommes reconnaissants.

A. BARRIOL.



*An Introduction to the theory of statistics*, par C. M. YULE et M. G. KENDALL. Ch. Grifins and Co. London, 1937, 11<sup>e</sup> édit., 570 pages, 55 diagrammes et 4 planches.

#### Introduction :

« La civilisation occidentale est imprégnée de l'idée de nombres et de mesures; même les événements de notre vie quotidienne sont inextricablement liés avec eux : il suffit de se représenter une race qui ne pourrait ni compter, ni mesurer, et qui prétendrait administrer la Banque d'Angleterre, contrôler le marché laitier, ou même lire la page de sports des journaux quotidiens, pour comprendre que le fondement des activités si complexe de notre monde actuel repose sur la notion de nombre. »

Tandis que les Juifs et les Romains se contentaient de recensements sporadiques pour leurs besoins militaires et fiscaux, l'État moderne doit acquérir une connaissance quantitative de tout ce qui se passe au dedans de ses frontières et même au dehors. Anatole France a exposé ce besoin à propos des Chinois : « Tant qu'ils ne seront pas comptés, ils ne compteront pas. »

Les résultats des dénombrements, à quelque branche de la connaissance qu'ils appartiennent, ne deviennent utilisables qu'après avoir été traités par les méthodes statistiques :

Le but de la science est de faire apparaître dans le chaos apparent du monde extérieur, le jeu de ce que nous appelons les « lois »; la connaissance de ces « lois » nous permet de parler de « causes » et d'« effets ».

Si l'expérimentateur peut, théoriquement, étudier l'effet d'« une cause », l'observateur ne peut qu'enregistrer tel effet succédant à un ensemble de phénomènes antécédents, dont divers peuvent être des « causes »; l'analyse des résultats dépendant de causes multiples est rendue possible par les méthodes statistiques.

Première partie, chapitre 1 :

Les méthodes statistiques n'étudient que les résultats « quantitatifs », mais un résultat quantitatif peut être obtenu :

1<sup>o</sup> En comptant parmi un certain nombre d'individus ou d'objets, combien possèdent un certain « attribut », combien ne le possèdent pas (statistique d'attributs);

2<sup>o</sup> En mesurant la grandeur des manifestations de tel caractère variable affectant chaque objet ou chaque personne de la série étudiée (statistique de variables).

Chapitre 2 :

Toute enquête statistique est nécessairement limitée quant au temps, à l'espace, au nombre des attributs ou des variables; tout attribut (ou toute combinaison d'attributs) commun à tous les symboles définissant les classes dans une équation, caractérise l'« univers » au sein duquel l'équation est valable.

Chapitres 3, 4 :

Si les attributs A et B sont indépendants, la proportion des (AB) dans l'« univers » est égale à la proportion des A multipliée par la proportion des B.

Les attributs A et B sont statistiquement « associés ». Si leur groupement (AB) se manifeste dans un nombre de cas, plus grand que celui à prévoir dans l'hypothèse de l'indépendance.

Chapitre 5 :

Au lieu de diviser l'« univers » en deux par une simple dichotomie, on peut le subdiviser en  $n$  parties par dichotomies successives de chaque partie, et étudier la répartition ultime des fréquences « observées » et « calculées » dans chaque classe, en construisant une « table de contingence ».

Chapitres 5, 6, 7, 8, 9 :

Les valeurs numériques caractérisant telle variable étudiée chez divers individus se distribuent dans des tranches successives de valeur croissante (ou classes) avec des fréquences. La distribution de ces fréquences peut se représenter graphiquement par un « polygone de fréquences » qui, à mesure que les tranches sont supposées plus étroites, tend idéalement vers une « courbe de fréquence ».

Ces distributions peuvent différer : 1° par leur position (définie dans le système de référence par la moyenne ou premier moment); 2° par leur dispersion (définie par l'erreur standard ou deuxième moment); 3° par l'asymétrie et l'aplatissement, que permettent de calculer les moments de 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> ordre.

Chapitre 10 :

Trois distributions théoriques sont importantes : distributions « binômiale », « normale » et de « Poisson ».

II<sup>e</sup> partie :

Les chapitres 1 à 10 étudient les membres d'un univers ordonnés quant aux valeurs d'une seule variable.

Le chapitre 11 étudie le cas de deux variables,  $x, y$ ; chaque membre de l'univers manifestant deux valeurs  $[x, y]$  (une pour chacune des deux variables considérées) : la distribution de fréquences pour ces deux variables se représente graphiquement :

1° Par une surface de fréquences construite dans un espace à trois dimensions et qui peut être projetée sur un plan (exemple : fig. 11,1; 11,2; 11,3, p. 204);

2° Par une distribution de points dans un système de coordonnées  $x, y$ ;

3° Par les lignes de régression dont les équations comportent un terme  $r$  tel que  $1 - r^2 \geq 0$  et qui s'appelle le coefficient de corrélation.

Chapitre 12 :

Étendue à l'expression de la distribution de fréquence de paires de valeurs de deux variables, la courbe normale (chap. 10) devient la « surface normale ».

Chapitre 14 :

La distribution de points dans un système de coordonnées  $x, y$  permet d'acquérir une notion visuelle de la corrélation; la distribution de points dans un système de coordonnées  $x, y, z$  permet d'acquérir les notions de « corrélation multiple » et de « plan de régression »; une telle distribution peut matériellement être réalisée par des épingles (fig. 14,1).

Chapitre 15.

Le coefficient de corrélation, au même titre qu'une moyenne ou qu'une mesure de dispersion, exprime un aspect particulier des faits sur lesquels sont basés ce calcul : les difficultés commencent avec l'interprétation du coefficient calculé.

Chapitre 16 :

Une mesure statistique, pour être vraiment utilisable, doit se prêter au calcul algébrique : la moyenne arithmétique et la déviation standard doivent leur importance à ce qu'elles se prêtent mieux que toute autre mesure au calcul algébrique : il en est de même du coefficient de corrélation, qui lui aussi procède directement d'une sommation.

Chapitre 17 :

La discussion de la corrélation (chap. 11) avait conduit à représenter graphiquement des colonnes et des rangées de chiffres par des droites ou des plans de régression : les chapitres suivants (curve fitting) montrent comment on peut représenter les relations entre deux variables par des expressions algébriques simples, par des équations que permettent graphiquement de représenter des courbes simples.

Chapitres 18-23 : Échantillonnage.

Chapitres 24 : Interpolation et graduation.

DUFRENOY.

---

Le Gérant : R. WALTHER.

---